Ne faites pas de tort aux morts !

al-Nida, 20 avril 1948

Il n'était pas, ce matin-là, d'humeur au trictrac, comme à son habitude, chaque fois qu'il retrouvait ses propres rivaux à leur club, une fois la lumière du matin levée. Il répondait d'ordinaire aussitôt, chaque fois que l'un de ces rivaux l'invitait à une partie ; il pouvait bien être celui qui lançait l'invitation lui-même, choisissant tel ou tel ami, le défiant à l'une de ces innombrables parties où les oisifs perdent quelques-unes de leurs propres heures pesantes ; ou bien il se réveillait avec un compte à régler, ou devant en régler un, et défiait son propre adversaire à une revanche, ou en était lui-même défié, pour effacer la défaite qui les avait séparés la veille, lorsque la nuit était tombée, et que les affaires du travail, ou celles du loisir, les avaient détournés du jeu.

Mais ce matin-là, il n'était nullement d'humeur au jeu... il n'invita personne, et ne répondit à l'invitation de personne, préférant, plutôt, s'asseoir pour parler, et écouter, sans grand effort, léger ou lourd. Ses propres amis remarquèrent cette langueur chez lui, remarquèrent qu'il n'écoutait leur propre conversation que d'une oreille, entendant tantôt, n'entendant pas tantôt, comprenant un peu, et ne comprenant guère — ne prenant part à ce dont ils discutaient que de manière faible et distraite, comme s'il n'avait apporté que son propre corps à leur réunion, envoyant son propre esprit ailleurs, ou se le voyant arraché vers quelque affaire véritablement pressante, recherchée dans quelque coin inconnu du ciel, ou quelque coin lointain de la terre !

Cela ayant assez duré, l'un de ses propres amis finit par l'interpeller, mi-riant : « Qu'as-tu donc ?! Tu sembles préoccupé par quelque chose de véritablement grave depuis ce matin. » Il répondit, son propre esprit lui revenant peu à peu, sa propre langue tournant lentement dans sa bouche tandis qu'il parlait : « Je ne suis préoccupé par rien de léger, ni de grave — je suis simplement épuisé, exténué. J'ai passé une nuit blanche, ou presque, ne goûtant le sommeil que par les plus brèves échappées — et c'est toi-même qui fus la source même de cette insomnie dont j'ai souffert la nuit durant, et la source même de cette détresse dont je souffre encore aujourd'hui ! »

Son propre ami répondit, mi-riant : « Moi ?! Et comment cela ? » L'un du groupe, se noyant de rire, se rappelant leurs propres années de collège, ajouta : « On raconte que... » — et le groupe tout entier se tourna

alors vers le pacha épuisé et exténué, voulant connaître sa propre histoire, comprendre pourquoi il avait passé la nuit sans sommeil, et le jour dans la détresse...

Mais le pacha demeurait véritablement distrait, la langue nouée, un sourire pâle fixé sur ses propres lèvres, cherchant à feindre la gaieté sans jamais tout à fait échapper à sa propre mélancolie. Lorsque le groupe finit par insister pour obtenir une réponse, il dit à son propre ami, d'une voix lasse : « Ne te souviens-tu pas de ce vers que tu as récité hier, lorsque nous parlions de quelque chose que nous avions lu dans les journaux ? » Son propre ami répondit, souriant :

Ne faites pas de tort aux morts, si long que soit l'intervalle —
car je crains, pour vous-mêmes, que vous ne veniez à les rencontrer.

Le pacha dit : « Ce vers-là même. Sache donc, si cela peut te plaire, que j'ai rencontré certains des morts, cette nuit même. » À ces mots, le groupe tout entier se noya dans un rire continu, dont le pacha se trouva véritablement gêné, au point de faillir quitter tout à fait la réunion, n'était qu'un peu de calme revint au groupe. Certains, malgré tout, continuaient de se dire les uns aux autres : « Comment a-t-il pu rencontrer la mort cette nuit même ?! Car les vivants ne rencontrent jamais les morts tant qu'ils sont eux-mêmes vivants — on ne peut les rencontrer que dans l'autre monde, une fois qu'on a quitté cette vie présente. C'est précisément cela, et rien d'autre, qu'Abou al-'Ala' voulait dire. »

Le pacha dit : « J'ignore ce qu'Abou al-'Ala' voulait dire, mais j'ai rencontré certains des morts cette nuit même, et je ne les ai pas rencontrés une fois, ni deux fois, mais plusieurs fois, et Abou al-'Ala' lui-même se trouvait parmi eux. Je me suis trouvé si véritablement gêné de les rencontrer que j'ai bondi hors de mon propre lit, ai fui ma propre chambre, et me suis contraint à quelque travail qui pût tenir le sommeil à distance, jusqu'à ce que la nuit s'achève enfin, et que vienne le matin. Je suis sorti de chez moi ce matin, véritablement gêné à la fois par le sommeil et par la veille — trouvant, dans ma propre fatigue et mon propre épuisement, de quoi rendre le sommeil véritablement désirable, et trouvant, dans mon propre malaise et ma propre peur, de quoi rendre le sommeil véritablement odieux. »

L'un du groupe dit : « Un simple fatras de rêves. » Un autre dit : « Alors pourquoi ne pas consulter un médecin ? » Un troisième, tirant de sa poche une petite boîte, dit : « Prends l'un de ces comprimés ; lorsque tu te coucheras après le déjeuner, tu glisseras dans un sommeil calme et

réparateur, qui t'ôtera le poids de ton insomnie, et le poids de la fatigue que tu ressens à présent. »

Celui qui avait récité le vers dit : « Mais raconte-nous donc ton rêve ; qui sait, nous lui trouverons peut-être une interprétation, et cette interprétation vaudra peut-être mieux que de consulter un médecin, et de prendre un remède. »

Le pacha dit : « J'ai entendu ce vers, et j'ignore pourquoi il s'est établi si fermement dans mon propre cœur, refusant de me quitter, et moi refusant de le quitter, pour le reste de cette soirée — refusant de me quitter, et moi refusant de le quitter, depuis notre séparation jusqu'à ce que je rentre chez moi et me couche. Il n'a cessé de tourner dans mon propre cœur, exactement comme tourne la toupie qu'un garçon vient de lancer. N'eussé-je pas résisté avec un réel effort déterminé, il aurait continué de revenir sur ma propre langue, sans cesse — mais je me suis contraint à le supporter, ai noué ma propre langue contre sa propre énonciation, et ai tenté de m'en détourner vers quelque autre poésie, quelque autre pensée passagère, sans y parvenir. Je me suis simplement trouvé glisser dans le sommeil, ayant déjà oublié l'un de ses deux hémistiches, tandis que l'autre continuait de résonner en moi :

car je crains, pour vous-mêmes, que vous ne veniez... que... que... que vous ne veniez à les rencontrer...

Puis j'ai perdu toute conscience de moi-même, et me suis retrouvé en un lieu dont je ne me rappelle rien, sinon qu'il s'étendait, vaste, ses propres limites s'étalant à perte de vue, le regard portant jusqu'à son extrémité la plus lointaine sans jamais rencontrer rien pour l'arrêter ou le borner. Une lumière scintillait à travers cette vaste étendue ouverte — ni éclatante ni brillante, mais quelque chose de pâle, atteignant presque l'obscurité même — une lumière qui, malgré tout, répandait dans le cœur une véritable tristesse, un véritable chagrin, une véritable angoisse.

Et je vois des groupes épars, çà et là, ne se parlant entre eux qu'à voix basse — je les vois parler, sans rien entendre du tout de ce qu'ils disent. Puis je vois notre propre ami, celui-là même qui nous avait récité le vers d'Abou al-'Ala', après que tu nous eus lu ce qu'en avaient publié les journaux ; je le vois se précipiter vers moi, exactement comme un enfant fuyant éperdument quelque mal qui le talonne, et, à peine près de me rejoindre, il me fait un signe, chargé d'une certaine peur, comme s'il cherchait mon propre conseil — et à peine ai-je songé à le saluer, ou à lui demander ce qui le trouble, que je le vois soudain s'immobiliser, comme

si ses propres pieds s'étaient collés au sol. Je regarde, alors, et vois deux personnages que je reconnais, et que vous-mêmes reconnaîtriez aussi, s'avancer calmement, un sourire sur leurs propres lèvres chargé d'un peu de colère, et de beaucoup de moquerie. L'un d'eux marcha jusqu'à atteindre notre propre ami, se plaça à sa droite, et saisit sa propre oreille droite ; l'autre se plaça à sa gauche, et saisit sa propre oreille gauche — et tous deux se mirent à lui tordre les oreilles, durement, tandis qu'il se tordait de douleur entre eux, voulant désespérément se libérer, sans y parvenir. L'un lui dit : « Tu m'as attribué des paroles que je n'ai jamais dites. » L'autre lui dit : « Tu m'as attribué des actes que je n'ai jamais commis. » Puis l'un lui dit : « Tu as parlé de mon propre cœur avec des choses dont tu n'avais nulle connaissance réelle. » L'autre lui dit : « Tu as dilapidé le droit à ma propre loyauté qui t'était dû. »

Il se tord et se débat, voulant reculer, ou avancer, sans y parvenir ni dans un sens ni dans l'autre ; voulant se faire si petit qu'il puisse se fondre dans le sol même, si seulement cela pouvait libérer ses propres oreilles de leur emprise, sans y parvenir ; voulant se plaindre, ou s'excuser, ou soulager quelque part de sa propre douleur en criant simplement, sans même y parvenir — rien que des expressions véritablement alarmantes se dessinant sur son propre visage, dépeignant une terreur, un effroi, et une douleur au-delà de toute description réelle. Et un homme calme et digne, que nous reconnaissons tous, se tient non loin, regardant, souriant tranquillement, sans rien dire du tout. Je me suis mis en devoir de me hâter vers notre propre ami, espérant écarter de lui quelque mal — mais j'entends alors une voix, je me retourne, et vois un vieillard aveugle assis sur le sol, le haut de son propre corps penché sur le bas, ses propres doigts jouant distraitement dans la poussière, récitant des vers que je n'avais jamais entendus auparavant — des vers dont je me suis réveillé, effrayé, me souvenant entièrement :

Quoi qu'il t'advienne en ce monde, la lune et le soleil ne t'abandonneront jamais —
sa propre fin ressemblant à son propre commencement, et tu montes et descends chaque jour dans ses propres merveilles.
L'arrivée des jeunes et le départ des grisonnants, l'abandon d'une demeure et l'installation dans une tombe —
quand je parle de l'impossible, j'élève ma propre voix ; quand je parle de la certitude, je prolonge mon propre murmure.

L'un du groupe s'apprêtait à parler, mais le pacha poursuivit, disant : « Je me suis réveillé véritablement gêné par ce même rêve, ne doutant

nullement qu'il s'agissait d'un cauchemar — alors je suis sorti de mon propre lit, ai arpenté ma propre chambre de long en large, me suis occupé de quelque lecture, jusqu'à ressentir de nouveau le besoin de dormir, et me suis recouché ; et à peine avais-je somnolé que j'ai revu cette même scène, revenant à la veille, terrifié, retournant de nouveau à la lecture, puis au sommeil, puis à la veille... J'ai fait cela quatre fois, avant de désespérer enfin de tout repos réel, de quitter ma propre chambre, de me réfugier dans mon propre bureau, et d'y passer le reste de la nuit. Ma propre famille m'a demandé pourquoi je me trouvais dans ce bureau si tôt, avant l'heure habituelle du travail, et j'ai dissimulé toute l'affaire, apaisant leur propre inquiétude, prétendant être resté éveillé pour quelque travail, m'y étant tant absorbé que j'en avais oublié la nuit, et le sommeil, entièrement. »

Il se tourna alors vers celui qui avait récité le vers d'origine, disant : « Vois-tu maintenant ? Tu es toi-même la source même de l'insomnie dont j'ai souffert, et de la détresse dont je souffre encore maintenant. » Son propre ami répondit, un sourire rusé et moqueur sur ses propres lèvres : « Je ne te réciterai plus jamais de poésie, désormais, une fois la nuit tombée — mais je te conseille de consulter un médecin des nerfs, qui pourra peut-être te rendre ton calme, et de raconter ton rêve à Sidqi Pacha, qui, en l'entendant, évitera peut-être, dans ses propres mémoires, de parler des morts :

Ne faites pas de tort aux morts, si long que soit l'intervalle —
car je crains, pour vous-mêmes, que vous ne veniez à les rencontrer.